



LES AMIS DU GRANDVAUX

# LE LIEN

BULLETIN SEMESTRIEL DES  
AMIS DU GRANDVAUX

N° 70 - DECEMBRE 2010

Siège social :

Mairie de Grande Rivière  
39150 SAINT LAURENT EN GRANDVAUX

# BON AN

# BONNE ANNEE 2011

est 

GERANTE Fabienne LACROIX 39150 GRANDE - RIVIERE

CA : 550.204.27.798

ISSN - 1166 - 7338

DEPOT LEGAL  
2nd Semestre 2010



**SOMMAIRE**

Le Bénévole .....	F. Lacroix	p 3
Retour sur les journées du patrimoine .....	B. Leroy	p 4
De la peau de bête au moulin du Moulinet .....	O. Gand	p 5
Un atelier pour apprendre à tanner les peaux de petite taille		p 5
Notre Dame du grand retour .....	J. Royer	p 6, 7
Réflexion d'une amie du Grandvaux .....	S. Guy	p 7, 8
Cinéma d'aujourd'hui sur le monde d'autrefois .....		p 9
A propos de 3 prévôts du Grandvaux .....	J.L. Bouvet	p 10 à 12
Poème : Paroles.....	L. Grandmaître	p 13
Suivez les oies... et visitez l'exposition de cet été .....	L. Grandmaître	p 14, 15
Des nouvelles de Villeneuve d'ASCQ .....	L. Grandmaître , A et J. Smets	p 16
Combien de fois prononçons nous son nom dans le Grandvaux .....	L. Grandmaître	p 17
Nos prochains rendez-vous		p 18
Souvenirs d'enfance .....	Inconnu	p 19, 20
Poème : Le pain et la vie .....	A. Jeanpierre	p 20
Les horloges monumentales du Grandvaux (4 <sup>ème</sup> partie) .....	B. Leroy, J.C. Mayet	
- Prénovel		p 21 à 24
- Les Piards		p 25, 26
Prudence		p 27
Gare aux bicyclettes		p 27
Métier oublié : colporteur .....	F. Lacroix	p 28

La photo de la couverture est de Bernard Leroy

Merci à Gersande Fachinetti et Mickael Houriez pour leur aide technique dans la composition de ce journal.

*Secrétariat :*

Christine Boffet  
Le Crêt Paresseux  
2, les Mussillons  
39 150 Grande Rivière  
Tél : 03 84 60 21 50  
c.boffet@free.fr

Colette Poux-Berthe  
29, Les Martins  
39 150 Le Lac des Rouges Truites  
Tél : 03 84 60 10 87

***Le Conseil d'Administration et la rédaction du Lien vous adressent leurs meilleurs vœux pour l'année 2011 et vous souhaitent une agréable lecture.***

**BIBLIOTHÈQUE**

Merci à Monsieur Jacques Grandvaux, à Madame Isabelle Prudent, à Madame Barbara Morel-Jean et à Monsieur Jean Louvier pour leurs dons de livres.

La bibliothèque pour enfants et adolescents va être supprimée, car nous n'avons plus de lecteurs.

**LOUISE MIGNOT**

Merci à Monsieur Christian Fachinetti et à Monsieur et Madame Claude Royer pour leur don de dalles en pierre pour la restauration de la cuisine de la ferme Louise Mignot.

Merci aux pompiers qui nous ont fait don de la pompe à bras de la Chaumusse.

Les textes insérés dans cette publication sont sous la responsabilité de leurs auteurs et n'engagent en aucune façon l'association.



Nous vous prions de bien vouloir nous excuser pour le retard de cette parution. Le travail collectif de notre bulletin n'est pas la seule activité de l'association et il faut quelquefois aussi le laisser de côté pour nous consacrer à nos familles. Ce sont là les limites du bénévolat.

**Le bénévole :** (activus benevolus), est un mammifère bipède que l'on rencontre surtout dans les associations, où il peut se réunir avec ses congénères. Les bénévoles se rassemblent à un signal mystérieux appelé « convocation ». On les rencontre le soir, l'œil hagard, le cheveu en bataille et le teint blafard, discutant ferme sur la meilleure façon d'animer une manifestation ou de faire des recettes supplémentaires pour boucler son budget.

L'ennemi héréditaire du bénévole est le « yaqua » (nom populaire) dont les origines n'ont, à ce jour, pas pu être déterminées. Le yaqua est aussi un mammifère bipède, mais il se caractérise surtout par un cerveau très petit qui ne lui permet de connaître que ces mots « y a qu'à », d'où son nom. Le yaqua attend, bien abrité dans la cité anonyme. Il attend le moment où le bénévole fera une erreur, un oubli, pour bondir et cracher son venin qui atteindra sa proie et provoquera chez elle une maladie très grave : le découragement. Les premiers symptômes de cette maladie implacable sont visibles rapidement : absences de plus en plus fréquentes aux réunions, intérêt croissant pour son jardin, sourire attendri devant une canne à pêche et attrait de plus en plus vif qu'exercent un bon fauteuil et la télévision sur le sujet atteint.

Les bénévoles, décimés par le découragement, risquent de disparaître et il est possible que, dans quelques années, on ne rencontre plus cette espèce que dans les zoos où, comme tous ces malheureux animaux enfermés, ils n'arriveront plus à se reproduire.

Les yaquas, avec leur petit cerveau et leur grande langue, viendront leur lancer des cacahuètes pour tromper leur ennui. Ils se rappelleront avec nostalgie du passé si lointain où le bénévole abondait et où l'on pouvait le traquer sans contrainte.

Mais les Amis du Grandvaux veilleront à la sauvegarde de ce patrimoine, élément moteur de notre société et la biodiversité associative sera préservée. Ils comptent déjà de précieux spécimens prélevés de l'espèce en voie de disparition dans le milieu des retraités. Ils les nourrissent de petits plaisirs simples, de rencontres autour d'un bon papet, d'un morbier plein d'histoire, de marques d'affection aux fêtes et autres occasions, entre deux réunions. Ils invitent à leur table le rire et l'amitié créant du lien humain, seul vrai remède contre l'ennui. Rejoignez-les et vous verrez !

Sources : internet  
Fabienne Lacroix



## LE TÉLÉTHON À MOREZ

On ne nous a pas vus à la télé et pourtant on y était, avec Matthias et sa chèvre « Tartine », malgré les - 15°C !



Photo de  
Marie-Noëlle Morel



## RETOUR SUR LES JOURNÉES DU PATRIMOINE 2010

Les **Journées européennes du Patrimoine** ont été instaurées en 1991 par le Conseil de l'Europe sur le modèle des « Journées Portes ouvertes des monuments historiques » créées en France en 1984 par le ministère de la Culture. Ces journées constituent un moment privilégié pour découvrir ou redécouvrir notre patrimoine au sens le plus large du terme. Ainsi, en 2010, outre le patrimoine bâti, le thème portait sur les hommes et les femmes qui construisent l'histoire.

Par ailleurs, désireux de montrer le bon avancé des travaux de réhabilitation de la Ferme Louise-Mignot, les Amis du Grandvaux ont choisi cette occasion pour présenter une exposition couvrant la période 1867-1947 au rez-de-chaussée de cette belle maison les samedi 18 et dimanche 19 septembre.

Louis Charnu, ancien président de l'association et personne ressource incontournable pour la mémoire du Grandvaux, a réalisé vingt-et-un panneaux de photos et de textes sur les événements les plus marquants de la période allant de 1867 à 1947 : le grand incendie de 1867, la guerre de 1870-1871, l'arrivée du chemin de fer, le tram, l'évolution de plusieurs quartiers de Saint-Laurent (comme Les Rochats), les années d'occupation et la Libération. La plupart des photos, restaurées et agrandies, sont inédites.



*La ligne de démarcation*

Pour répondre plus précisément au thème des Journées du Patrimoine 2010, des panneaux étaient consacrés à deux des personnages importants de ces années là : Louis Bouvier et l'abbé Joseph Houser.

Louis Bouvier, né à Saint-Laurent en 1856, mort en 1944 à Maisons-Laffitte, a donné son nom au collège du chef-lieu. Savant naturaliste et professeur au Muséum, ses travaux sur les crustacés et les insectes, principalement sur les hyménoptères (abeilles, fourmis...), font encore autorité.

L'abbé Houser, né en 1919 dans le Haut-Doubs, fut curé-doyen de St-Laurent de 1939 à 1947, année de son décès accidentel. Son action en faveur des populations éprouvées par la guerre, et en particulier des jeunes laissa longtemps un souvenir très vif dans le Grandvaux.



*Louis Charnu et son auditoire*

Cette exposition constituait aussi une bonne occasion pour valoriser les collections d'objets sauvegardées et restaurées par l'association en recréant à l'intérieur de la maison des décors des années 30 et 40 sur des thématiques locales comme la lessive, le coin bistrot, les cérémonies... La redécouverte d'objets oubliés mais familiers et quotidiens de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a ravivé bien des souvenirs, rappelé bien des anecdotes, suscité des commentaires et au final, débouché sur des prises de notes qui contribueront à sauvegarder la mémoire collective.



*Bernard Leroy*



Comme nous l'avons vu pour les cornes, la valorisation des peaux permettait une autre source de revenus aux éleveurs grandvalliers et rendait de multiples services. Ceux qui ont eu l'occasion de se rendre au chalet du Coin d'Aval, cet été, en ont eu un aperçu. Nous avons eu l'opportunité de faire la connaissance d'un expert du tannage. Une exposition plus importante aura lieu cet été chez la Louise avec démonstrations de savoir-faire et ateliers découverte (*ex : plus bas*).  
Petite introduction :

### DE LA PEAU DE BÊTE AU MOULIN DU MOULINET

Si la peau de bête a été utilisée telle quelle pour se vêtir au temps de la préhistoire, en apportant chaleur et protection, ce n'est qu'après transformation qu'elle est devenue « cuir ».

La putréfaction rapide de la peau a été, dans un premier temps, stoppée par le séchage ou son exposition à la fumée, qui lui donnait rigidité mais en prolongeait son utilisation, tout en lui offrant de nouveaux usages.

L'exposition de la peau à la fumée est à l'origine du tannage en tant que modification chimique de la peau. L'incorporation de diverses substances au sein de la peau lui apportera de la souplesse avec une faible résistance à l'eau. C'est le cas du « tannage à l'huile » avec utilisation de graisse, d'huile ou d'œuf.

L'emploi de matières minérales comme l'alun, additionné ou non de farine, œuf et huile est à l'origine du tannage « mégis » pour l'obtention d'un cuir souple, de couleur claire, mais ne résistant pas à l'eau. L'industrie de la mégisserie a développé le tannage « mégis » pour les petites peaux comme les ovins et caprins. Le parchemin, peau non tannée est aussi produit par la mégisserie.

D'autres combinaisons empiriques avec des bois, écorces, feuilles ou racines, et plantes ont permis de fabriquer des cuirs avec des procédés qui donnent naissance au tannage végétal, que l'on utilisera pour la transformation des peaux « lourdes » de bovins caractérisées par leur épaisseur et leur grande surface.

La tannerie a industrialisé, au cours des siècles, cette méthode de tannage qui a été remplacée en grande partie par le tannage au chrome à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le tannage végétal a été très longtemps réalisé avec des matières premières locales, qui demandaient peu de transformation : plantes ou feuilles et écorces. Ce n'est qu'avec l'industrialisation que l'on a utilisé des copeaux et des écorces broyées. Ce fut le cas du « tan », écorce broyée, en particulier de chêne, utilisée avant les extraits qui n'apparaissent qu'au XX<sup>e</sup> siècle.

Comme tous les végétaux contiennent plus ou moins de tanin, d'autres écorces ont été broyées. C'est le cas des écorces de sapins qui contiennent jusqu'à 11% de tanin. Les écorces broyées apportent à la peau préparée le tanin nécessaire au tannage par contact en milieu humide. Plus l'écorce broyée est fine plus la diffusion du tanin vers la peau est rapide et complète.

Anciennement, l'écorce était broyée par une roue en pierre, un peu comme une meule de moulin.

C'est au milieu du XIX<sup>e</sup> qu'un membre de la famille Paulin a implanté à proximité de son moulin du Moulinet, un moulin à tan pour exercer l'activité de tannerie.

*Olivier Gand*

### UN ATELIER POUR APPRENDRE A TANNER LES PEAUX DE PETITE TAILLE

Mettez dès maintenant vos peaux d'hiver de côté et préparez-les comme suit :

Peaux de lapins : laissez la peau en fourreau avec soit du foin à l'intérieur (voire du papier journal) ou une bague (par ex. noisetier) en forme d'épingle à nourrice, l'arrondi coté tête. Suspendez le tout à un clou, à l'air, au sec et au frais, à l'abri des rongeurs.

Pour les peaux de mouton et de chèvres : pratiquez le salage au sol sur un plan légèrement incliné (l'idéal est de relever de 10 à 15 cm l'axe tête-queue de la peau par rapport aux flancs). Recouvrez régulièrement d'une couche de gros sel (dénaturé) le coté chair, sans excès. Veillez à l'absence de poches. Le sel va déplacer l'eau qui doit s'écouler. Après quatre jours environ, l'égouttage est terminé. Saupoudrez un peu de sel si la peau a tout absorbé de la première application, et pliez la peau en deux suivant l'axe tête-queue, laine à l'extérieur et stockez-la dans un endroit frais (à l'abri des rongeurs), jamais dans un emballage plastique. On peut empiler les peaux en les mariant pour que la pile ne tombe pas.



## NOTRE-DAME DU GRAND RETOUR

Lors de l'A.G du 30 avril dernier, des films super 8 réalisés en 1947 par Raymond Michel-Grosjean nous ont été projetés. Ils avaient trait à la traversée du Grandvaux, de paroisse en paroisse, par Notre-Dame du Grand-Retour. La discussion qui s'ensuivit fit apparaître, entre autres interrogations, celle de l'origine de cette manifestation et celle de l'identification des Grandvalliers apparaissant à l'écran.

Je me propose d'apporter sur le 1<sup>er</sup> point quelques précisions d'ordre historique ou de ce qui peut en tenir lieu.

Remontons quelques siècles jusqu'au VII<sup>e</sup>.

*« La tradition rapporte qu'en l'an 633 (ou 636) arriva au port de Boulogne-sur-Mer un vaisseau sans voile, ni rame et sans matelot, contenant une statue de la Vierge tenant l'enfant sur son bras gauche. Une vive lumière l'entourait. Les habitants s'en emparèrent et la transportèrent dans une chapelle de la ville haute. »*

Cette poétique légende et les miracles qui furent attribués à la Vierge Marie, « l'Etoile de la mer ! », sont à l'origine d'un pèlerinage à Boulogne-sur-Mer qui connut au cours des siècles suivants une très grande vogue. Il fut suivi par les rois d'Angleterre Henri III et Henri VIII, par les rois de France (de Philippe-Auguste à Louis XV), par des Ducs de Bourgogne. Ceci peut être rapproché des grands lieux de pèlerinages que sont encore, ou ont été, Saint Jacques de Compostelle, Jérusalem, et, plus près de nous, Saint Claude (la cité de Saint Oyant, notre actuelle Sous-Préfecture, reçut deux fois la visite de Louis XI, tout d'abord en 1456, il n'était alors que Dauphin, puis en 1482 peu de temps avant sa mort.)

La statue et les édifices successifs qui l'abritèrent connurent bien des vicissitudes pour cause de guerres (religieuses et autres) et de révolution française. Elle fut volée en 1544 par les Anglais,



puis restituée six ans plus tard lors du rattachement du Boulonnais à la France après sa conquête par Henri II. En 1567, les Calvinistes occupent la cité et le 12 octobre la statue disparaît. Elle réapparaît en 1607 après un séjour au fond d'un puits à Honvault, hameau à quelques kilomètres de Boulogne. Après avoir été authentifiée, elle est réinstallée et rendue à la dévotion des fidèles en 1630, pour lesquels elle opéra un certain nombre de guérisons miraculeuses. Les pèlerins se succèdent alors en grand nombre. Le plus célèbre d'entre eux fut Louis XIII, qui le 21 mai 1632, vint prêter le classique hommage du roi à la Vierge. C'est à Boulogne en 1638, qu'il consacra le royaume de France à la Vierge. En 1793, la statue fut brûlée sur la place publique et l'église vendue comme bien national et démolie. Le pèlerinage connut alors un certain déclin.

Une nouvelle église fut édifée de 1827 à 1866 pour abriter une réplique de la statue d'origine. C'est l'actuelle basilique de Boulogne-sur-Mer. Son constructeur, l'abbé Haffreingue, nommé ultérieurement évêque-auxiliaire, rendit au culte de la *Vierge nautonière* son antique rayonnement. Une grande procession eut lieu en août 1854 dans les rues de la ville. Elle fut renouvelée depuis, chaque année jusqu'à nos jours.



En 1938, pour commémorer le 3<sup>ème</sup> centenaire du vœu de Louis XIII (célébré le 15 août par la procession depuis l'église de l'Abbaye jusqu'à la Vierge de la Jourate), un congrès marial fut organisé à Boulogne, il attira quelques 200 000 fidèles et à cette occasion plusieurs répliques de la statue convergèrent des confins du Nord et du Pas-de-Calais vers la ville par quatre itinéraires qui furent appelés *Voies Ardentes*. En 1942, cette idée fut reprise sous le vocable de Notre Dame du Grand Retour (retour des prisonniers, retour de la Paix, retour des réfugiés, retour des combattants, etc....). Les quatre statues arrivèrent à Lourdes en passant par le Puy-en-Velay. Elles prirent la route le 28 mars 1943 et par 4 itinéraires sillonnèrent la France entière et rallièrent Boulogne en juillet 1948. A elles quatre furent parcourus 120 000 km et traversés 20 000 villes et villages durant la soixantaine de mois que dura leur périple. L'itinéraire de **NOTRE DAME DU GRAND RETOUR** qui traversa le Grandvaux en 1947 passa en particulier par Nice, Genève, Chambéry, Annecy, Saint-Claude, Lons-le-Saunier, Dole, Dijon, Troyes, Compiègne et Amiens.



Jacques Royer, sur le Moulin

#### Bibliographie :

- fascicule « N.D. de Boulogne s/mer », de P.A.WIMET,
- Pèlerinages en Boulonnais, d'André VERLEY (Mémoires de la Société Académique du Boulonnais)
- Histoire de Boulogne s/mer, d'Alain LOTTIN (Presses Universitaires de Lille).

Monsieur Royer nous a confié les deux premiers recueils cités en références. Vous pouvez venir les consulter à la bibliothèque.



## RÉFLEXIONS D'UNE AMIE DU GRANDVAUX

Après la lecture du dernier Lien, permettez-moi de vous faire part de mes sentiments.

Ce qu'on appelle l'histoire touchant le passé d'un pays, d'un village, c'est dans le domaine des événements, tout ce qui ne dure pas, éclate et disparaît.

Il y a au contraire dans le domaine du cœur quelque chose d'immuable, de durable, de fidèle : c'est la tradition, un lien au présent avec le passé. Chacun en bénéficie et chacun s'efforce consciemment ou non à ce que ne s'éteigne pas ce feu mystérieux de notre passé.

Le besoin se fait-il aujourd'hui moins sentir de ces attaches sentimentales avec ceux qui nous précédèrent ? Mais un tel héritage ne saurait être détruit.

Continuez à l'aide de votre journal à faire revivre ce passé grandvallier.

Simone Guy  
19 février 2009



Voici quelques renseignements trouvés dans les écrits de maman sur la naissance de l'industrie horlogère.

En 1660, l'horlogerie fit son apparition à Morbier. Ce furent les frères Mayet qui les premiers copièrent l'horloge des Capucins de Saint-Claude et enhardis par leur succès, en fabriquèrent pour leur propre compte. Ces horloges étaient à ressort spiral, fabriquées au compas et à la lime à un prix de revient très élevé.

Un peu plus tard, en 1675, l'apparition du pendule aux horloges (découverte en 1647 en Hollande par Huggheens) parvint jusqu'aux horlogers de Morbier, qui après des aventures drolatiques et naïves réussirent à en réaliser plusieurs modèles. De Morbier, la fabrication s'étendit jusqu'à Morez et peu à peu prit une extension telle que, pendant plus d'un siècle, l'industrie qui fit la fortune du lieu fut l'industrie horlogère.

Ce fut surtout après la première conquête de la Franche-Comté par Louis XIV, que la fabrication de l'horlogerie vint rivaliser celle de la clouterie.

Le Grandvaux ne fut pas en reste dans la fabrication des horloges. A Morbier, de petits ateliers donnaient à achever ou à accomplir certaines passes à des ouvriers à domicile.

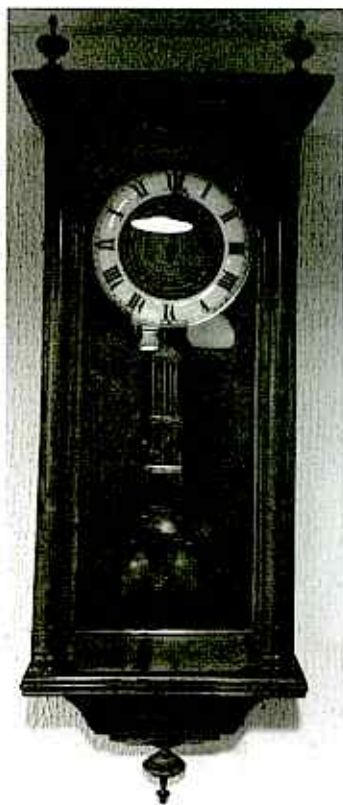
Ce travail à la maison ne présente plus le même caractère de régularité dans le rendement journalier. De novembre à fin avril, il atteint son maximum et les mois d'été constituent la morte saison. La nature est la grande maîtresse du paysan grandvallier, qui ne consacre à l'industrie que ce qu'elle lui accorde en loisirs et les mauvaises années agricoles sont marquées par une demande d'ouvrage et un rendement plus forts. L'outillage du paysan grandvallier est peu considérable. Dans la ferme, c'est plutôt à côté d'autres occupations principales. Les instruments de travail doivent occuper une petite place.

Presque tous viennent chercher leur travail à Morbier. Ce sont eux que l'on voit le samedi converger vers Morez avec leurs voitures bizarres formées de deux poutres rondes posées parallèlement sur les essieux, parfois traînées par des bœufs harnachés comme des chevaux.

Que de trésors d'inventions sommeillent dans certains cerveaux grandvalliers sans espoir d'être jamais réveillés au grand jour des réalisations, faute de capitaux.

Chers horlogers, il est loin le temps où les cloches de l'église rythmaient les heures de travail dans nos campagnes. Il est loin le temps où un « oignon » dans le gousset était signe extérieur de richesse.

Aujourd'hui notre montre est au poignet. Nous avons toujours besoin de surveiller notre emploi du temps (presque à la minute). L'horloger, de nos jours, qu'il fabrique, répare ou vende montre ou horloge, met ses talents pour être « juste » à la seconde près...



Si vous entrez au foyer logements de Saint Laurent, passez à la salle à manger. Là, trône une horloge toute simple donnée par le Père Pianet, jésuite, ancien curé du Lac des Rouges Truites (remarquable par son histoire). Elle fut fabriquée par son père, à la veillée, petits morceaux par petits morceaux.

Dans notre civilisation actuelle, il serait intéressant de connaître le nombre d'heures passées pour réaliser ce travail. A la fin de sa vie, le Père Pianet me disait : « cette nuit, j'ai rêvé à mon père. Je le voyais, installé à son établi, qui limait une pièce métallique pleine de trous... » Comme quoi !!! ...

*Simone Guy*



## CINÉMA D'AUJOURD'HUI SUR LE MONDE D'AUTREFOIS

### Cinémathèque des Monts Jura

La projection des films amateurs déjà restaurés et numérisés par Denis Bépoix commence par le club du troisième âge de Prénovel, le 20 janvier à 14 heures, salle d'animation du centre Duchet.

Denis Bépoix présentera un extrait de ce qui s'est réalisé à partir de films amateurs avec la cinémathèque des pays de Savoie pour permettre au public de prendre conscience de l'intérêt patrimonial des films amateurs au delà de la famille à laquelle ils se destinaient au départ. Ces films, souvent muets, sont pleins de questions pour nous aujourd'hui et nous attendons beaucoup de ces projections dans les clubs pour découvrir ce que cachent les images (personnes, lieux, dates, événements...)

### Le dernier film de René Duranton


Certains d'entre vous se souviennent sans doute d'avoir vu « Femme Paysanne » au cinéma de Morez où Roger Franzini avait invité René Duranton à présenter son film sur la dernière bouvière de France.

De la même façon, continuant une collection de documents inédits du monde rural, ce cinéaste a suivi pendant un an le dernier paysan breton travaillant avec des chevaux. Aujourd'hui, le film est monté, il s'intitule « Les sillons de la liberté ». Nous avons souhaité le faire projeter sur le canton de Saint Laurent pour en faire profiter le plus grand nombre. (cf nos projets p. 18)

Des documents Inédits du Monde Rural

## LES MÉTIERS D'AUTREFOIS

Un film de René Duranton - Son stéréo - 16/9° - 2h08



*Les Sillons de la Liberté*

*Dernier paysan Breton*

« En 1950, en Bretagne, on n'avait pas le choix, on était marin ou paysan, j'étais le seul de la classe à choisir ce métier. Les filles aimaient mieux les marins, ils étaient riches, nous, on était des ploucs. J'avais 15 ans lorsque mon père est décédé, j'ai été obligé de quitter l'école, 15 bis à 15 ans ça fait beaucoup pour un jeune, mais encore aujourd'hui, je ne le regrette pas, j'ai ma ferme, ma copine Laurence, mes chevaux... si c'était à refaire, je le referais!... Je suis un homme heureux! »

C'est ainsi que nous parle Jean-Bernard Huon, 62 ans, de la ferme Penprat, en Bretagne.

Après « Toit l'Auvergnat... dernier paysan » en 1999 et « Femme Paysanne » en 2003, la caméra de René Duranton a suivi pendant une année, Jean-Bernard, dernier paysan breton travaillant avec les chevaux.

Un régal!...

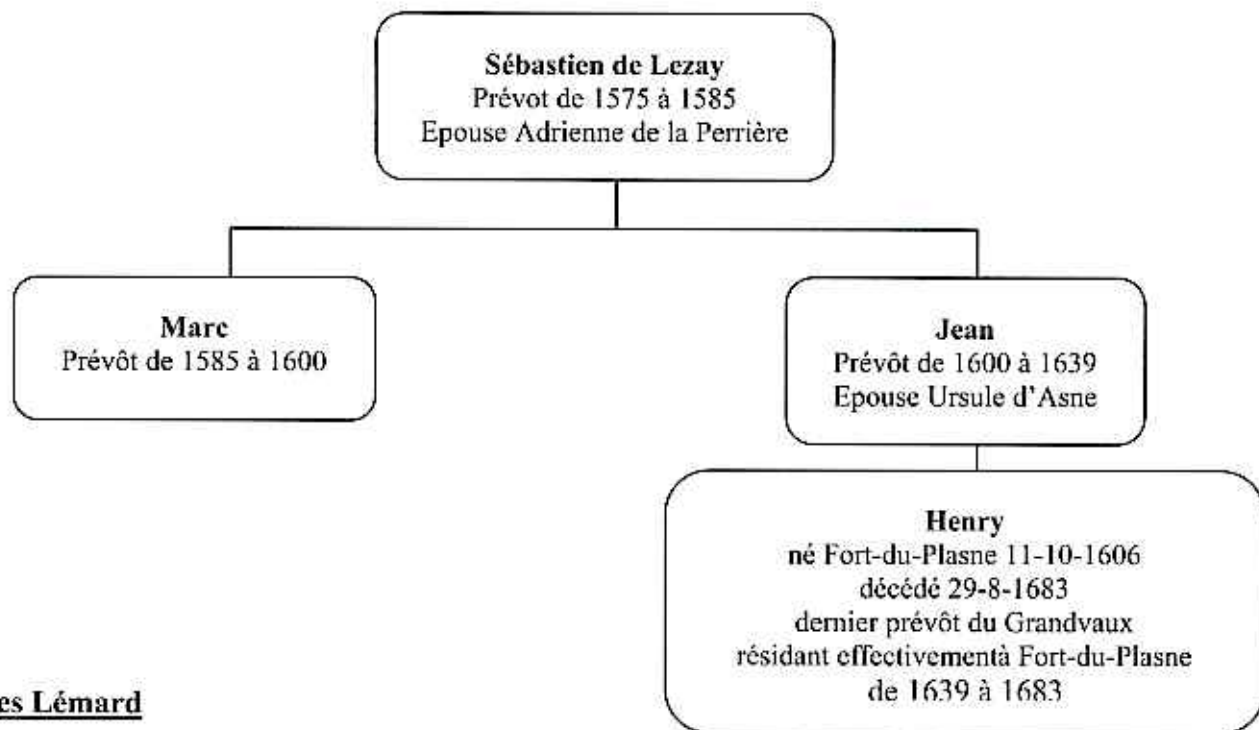
Société Bourbonnaise Production

SBP 45 rue de la République - 03 20 00 00 00 - 10 10 10 10 10 - www.reneduranton.fr - SBP



## A PROPOS DE TROIS PREVOTS DU GRANDVAUX

### 1) Rappel de quelques prévôts du Grandvaux



### 2) Les Lémard

En consultant le registre de baptêmes de Fort-du-Plasne, on trouve à la date du 28 novembre 1591, le baptême d'un enfant prénommé Marc, fils de Claude Férod, dit Pétroz, et de Clauda, son épouse, dont le parrain est noble Marc de Lezay et la marraine Adrienne de la Perrière (la veuve du prévôt Sébastien).

De la même manière est baptisé, à une date non connue, un enfant de Claude Febvre Perroz des Febvres, prénommé Marc, et dont le parrain est également le même prévôt.

Claude Febvre dit Perroz, fils de fut Pierre Febvre du voysinal des Febvres de la paroisse du Grandvaux, et sa femme Pernette Pignier testent le 16 juin 1621 devant le notaire Claude Piard des Piards. Ce testament est publié à la Grande judicature de Saint-Ouyan de Joux (Saint-Claude) le 26 septembre 1626.<sup>1</sup>

Après les considérations religieuses habituelles pour l'époque, le couple donne à titre de dot deux pièces de terre sises aux Cuculs ainsi qu'un troussel, des habits, une génisse d'un an et une somme de 180 francs à leur fille Jeanne mariée à Jean Bourbon de Lonchaumois présentement demeurant aux Moulins de l'Abbaye. L'usufruit des biens des parents est réservé pour le dernier survivant. Et pour le reste leur fils Emarc est nommé héritier universel à condition de nourrir et entretenir leur autre fils Claude Febvre dit Perroz qui est valétudinaire.

Cet Emarc Febvre est marié et constitue une rente en 1634 et c'est à peu près tout ce que je sais de lui. Il eut au moins deux enfants Jean et Pernette, mariée en 1664 à Claude Grandperrier de Chaux-des-Prés.

Jean Febvre est, lui, marié à Clauda Canoz et le couple a des enfants de 1652 à 1667, qui sont baptisés à l'Abbaye et qui figurent à ce titre sur le registre paroissial du Grandvaux. Ce sont : Clauda en 1652, Pierrotte née en 1654, Claude en 1655, Jacques en 1657, Clauda en 1659, Claude-François en 1661, Claude en 1664 et Claude-Antoine en 1667. De même ce Jean Febvre est parrain à au moins deux reprises en 1653 et 1665.

Mais la principale constatation concernant ce Jean Febvre est que selon les publications, il est désigné ou Jean à Lémare, ou Jean Lémare ou le plus souvent Jean Febvre dit à l'Emarc ou Febvre dit L'Emard ou encore Emarc Febvre. Ce Jean Febvre à Lémard des Febvres est condamné en 1680 à une amende de 60 sols « pour avoir augmenté ses héritages sur les communaux des Febvres en lieu dit Chappez. » Il est en 1684, curateur de ses neveux Grandperrier, désigné sous le

<sup>1</sup> Archives départementales du Jura (A.D.J.) registre 8B18 f° 195 environ (double numérotation.)



nom de Febvre Emarc. Il vit encore en 1702 et il émancipe ses deux fils Claude et petit Claude Febvre Lémard. (On voit ici un cas assez fréquent où les parents ont donné le même prénom à deux de leurs enfants, alors que le premier est encore vivant. Ici, le deuxième est alors appelé petit Claude.)

Mais en 1711, les fils ne peuvent ni payer la dot due à leur sœur Claudine (ou Clauda selon les paragraphes) femme de Claude Besson, ni rembourser la rente au principal de 200 francs, outre les intérêts, que feu Marc fils de Claude Febvre avait constituée en 1634. Les biens, dont ils ont hérité de leur père Jean Febvre Emard des Febvres en Grandvaux, sont donc vendus aux enchères. On note en particulier dans la désignation des biens une maison à cinq membres située au lieu des Fèvres et un champ touchant Jean Febvre Perroz. Jeanne Bouchet, la femme de Claude-Antoine Febvre Emard (l'un des fils de Jean) rachète les biens pour 850 francs et cette somme est répartie entre les créanciers.<sup>2</sup>

Après 1711, on ne rencontre plus guère l'appellation Febvre Lémard qui devient largement supplantée par le patronyme Lémard. Les Lémard restent avant la Révolution regroupés aux Faivres et à Chaux-des-Prés.

De « petit Claude » Febvre Lémard, évoqué ci-dessus, naîtra en 1703, Jacques Joseph Lémard, lequel est père en 1727 de Claude-Joseph. Ce dernier épouse Anne-Françoise Monnet en 1750 et le couple aura de nombreux enfants dont Pierre-Alexandre bien connu des Grandvalliers et qui se distingua à plusieurs titres pendant la Révolution et l'Empire.

Cependant encore en 1745, 1753 et 1755, on trouve dans différents registres l'appellation de Febvre Lémarc ou Febvre Lémard et il est donc probable que Pierre-Alexandre Lémard, futur président de l'administration du Jura, connaissait l'origine de son nom (qu'il orthographiait Lémare, mais il signait Lemare). On voit ainsi que si l'on peut dire, avant 1800, que les Lémard sont issus d'une très ancienne famille grandvallière, il serait cependant peu justifié d'affirmer qu'à cette époque on trouvait depuis longtemps des Lémard dans le Grandvaux.

### **3) Les Bastien et Vuillet-Bastien**

J'ai de même toutes les raisons de penser que Sébastien Vuillet des Cocus, de la communauté de Grande-Rivière, a eu pour parrain Sébastien de Lezay, prévôt ou futur prévôt du Grandvaux.

Ce Sébastien Vuillet est père d'au moins deux fils : Philibert 1, qui épouse en 1607 Etiennette Martelet, et François, marié en 1614 à Clauda Perret. Seul le deuxième semble avoir une descendance masculine : Pierre, Etienne, Claude et Philibert 2, né en 1628. Cette famille Vuillet demeure initialement aux Cocus.

Pierre va habiter à Blesnay et il semble avoir des descendants. Etienne épouse Clauda Grand et lors du baptême de leur fille Charlotte en 1656, il est appelé Etienne Sébastien (du prénom de son grand père, donc.) Claude épouse en 1654 Philiberte Maillet-Mussillon, puis Madeleine Piard en 1667. Ces Vuillet restent dans un premier temps implantés aux Cocus avec leur famille.

Par contre Philibert 2 Vuillet épouse en 1655 Etiennette Maillet-Guy et la famille s'installe aux Mussillons d'où la femme est originaire. En 1667, Philibert Vuillet-Bastien du voisinage des Mussillons achète pour le prix de 700 francs une maison à quatre membres située aux Cernois. A la suite de cette acquisition la famille de Philibert Vuillet-Bastien reste néanmoins au moins jusqu'en 1673 installée aux Mussillons.

On peut par la suite constater qu'à partir de 1667, les fils de François Vuillet et petits fils de Sébastien Vuillet, sont constamment appelé soit Vuillet-Bastien soit Bastien tout simplement. Il en sera de même pour leurs descendants, qu'ils demeurent aux Cocus, aux Mussillons, aux Cernois et même plus tard à Chaux-des-Prés ou dans d'autres hameaux de Grande-Rivière.

Bon Bastien, descendant de Philibert Vuillet installé aux Mussillons naît en 1763 aux Jeannez, semble-t-il. Il est par sa mère neveu du curé du Grandvaux Pierre-Joseph Martelet, qui le fait installer dans son domaine des Farods à Grande-Rivière. Il sera par la suite l'un des héritiers privilégiés du curé. Il sera également maire de Grande-Rivière de 1800 à 1804.

<sup>2</sup> A.D.J. registre 8B230



Il ne semble plus rester beaucoup de Bastien ou de Vuillet-Bastien au Grandvaux. A l'aide de l'annuaire téléphonique, j'ai pu cependant dénombrer quatorze Bastien dans le Jura, sans pouvoir déterminer néanmoins s'ils sont ou non originaires du Grandvaux.

#### 4) Le prénom Henry

Le prévôt Henry de Lezay, qui n'eut pas de descendance, est certainement celui des prévôts du Grandvaux qui accepta le plus d'être parrain des habitants, non seulement de Fort-du-Plasne et du Lac-des-Rouges-Truites, mais également des autres Grandvalliers.

Les registres paroissiaux tenus à Fort-du-Plasne ne sont pas complets pour le XVII<sup>e</sup> siècle. Cependant, on constate que dès 1623 et 1624, alors qu'il n'est pas encore prévôt, il est parrain de nombreux enfants, prénommés bien sûr Henry ou Henriette, par exemple Henry Martin-Poilblanc le 29 décembre 1623 ou Henriette Martin-Pierrotet le 15 mars 1624. Il est ensuite parrain très souvent. Dans les années 1650 à 1664, il est ainsi parrain à au moins 26 reprises et bien sûr les enfants sont prénommés Henry ou Henriette. On compte ainsi quatre Henriette baptisées à la suite en 1655, toutes filleules du prévôt.

De plus, un trio de notaires du Grandvaux est également prénommé Henry. Il ne m'est pas possible cependant d'affirmer qu'ils étaient ou non des filleuls de noble Henry de Lezay. Par ordre chronologique, au moins approximatif, je note : Henry Baratte de Fort-du-Plasne, marié en 1654, Henry Thévenin-Berche de La Chaumusse, marié en 1661 et nommé notaire peu après et Henry Paris, de La Chaumusse également, fils du défunt notaire Claude Paris, marié en février 1664 et qui reçoit sa lettre de nomination de notaire en juillet 1664.

Ces notaires, qui sont considérés comme personnalités de premier plan, sont à leur tour sollicités pour être parrains. Ainsi, par exemple, le notaire Henry Baratte est parrain au moins à 14 reprises entre 1654 et 1662. Les enfants sont encore prénommés Henry ou Henriette. Les autres notaires sont également fréquemment parrains.

D'autres Henry comme Henry Midol-Monnet de Fort-du-Plasne, filleul en 1624 de Henry de Lezay, Henry Maillet-Mathieu de la Chaumusse, filleul aussi en 1664 du prévôt, ou encore Henry Ferrez, des Ferrez (Saint-Pierre) marié en 1696, sont également des personnalités assez sollicitées et qui transmettent leur prénom. Les prénoms Henry ou Henriette continuent ainsi à se développer à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans le Grandvaux.

Jusqu'à présent, le prénom le plus utilisé dans toute la terre de Saint-Claude est incontestablement Claude ou Clauda, Claudine. Mais le prénom Henry talonne désormais celui de Claude dans le Grandvaux.

Monseigneur éminentissime César Cardinal d'Estrées, évêque d'Albanne et abbé de la royale Abbaye de Saint-Claude fait assigner les « manans et habitans du baty du Grandvaux » pour effectuer une reconnaissance de ses droits seigneuriaux. Une délégation de dix échevins du Grandvaux effectue cette démarche le 4 octobre 1706 et parmi eux cinq portent le prénom de Henry : Henry Thouré Chaussin, échevin de la Grande Rivière, Henry Bailly -filleul du prévôt- et Henry Bénier, échevins de la Rivière-Dernier (futurs communes de Saint-Pierre et La Chaumusse), Henry Gros-Janodet, échevin de la Rivière-Devant (futurs communes de Rivière-Devant et Saint-Laurent) et Jacques-Henry Baroz échevin du Four-du-Plan.<sup>3</sup>

Les prénoms deviennent au XVIII<sup>e</sup> siècle souvent composés et les Claude-Henry sont nombreux comme les Clauda-Henriette, puis les Henry-Joseph et autres dérivés comme par exemple Henry-François ou Henry-Jean. De même, les enfants ne reçoivent plus systématiquement le prénom de leur parrain ou de leur marraine. Le prénom Henry devient beaucoup moins fréquent au XIX<sup>e</sup> siècle, mais je n'oublie certainement pas mon grand-père Henri, aussi mon parrain...

*Jean-Louis Bouvet*

<sup>3</sup> A.D.J. 2H160, f° 11.



*Les pays sans racines et sans mémoire sont des pays muets  
Où les enfants ont froid en faisant semblant d'être heureux.*

(Claude Gourre)

### Paroles...

L'on dit souvent : « Ah ! Si les murs pouvaient parler ! »  
Cet été, à la ferme Mignot, dans le décor des vieux murs,  
Parmi les objets, les tableaux et les peintures,  
Muets vous n'avez pas été... Ecoutez-vous raconter :

Certains se souviennent de Mademoiselle Mignot  
Cette grande dame dont nous avons enfin la photo,  
De ses poules, de ses vaches et de ses lapins,  
De ses locataires et de tous ses voisins.

D'autres évoquent leurs souvenirs de pensionnaires,  
Presque des souvenirs du Moyen Âge ou d'avant-guerre,  
Les cuvettes, les bouillottes, les pots de chambre, les hivers glacés,  
Les fous rires, les chambres décorées.

Beaucoup, retrouvant un objet posé là dans l'écurie,  
Évoquent quelques souvenirs de jeunesse avec nostalgie  
Ou emploient avec délice un joli mot de patois  
En pensant bien fort au bon temps d'autrefois,

D'autres encore sentent avec plaisir une odeur de grange et de foin,  
Admirent une paire de sabots posée là dans un coin,  
Soulèvent mine de rien la brouette à fumier ou un vieux panier  
Et jettent un œil curieux sur le coffre du roulier.

Les uns qui par hasard rencontrent un voisin,  
Un ami oublié, une connaissance d'autrefois,  
Tu habites où ? Tu es la fille de qui, toi ?  
Et patati et patata, les langues vont bon train.

Et puis dans la cuisine, en regardant tous ces objets,  
Seaux, rondots, bouilles et foncets  
N'auront désormais plus de secrets  
Pour les grandvalliers, les touristes ou les « ratraits ».



Photos B. Leroy

Et si c'était cela un « musée vivant » :  
Un lieu qui fait parler les gens,  
Un lieu où l'on vient passer un moment  
Pour retrouver les souvenirs d'antan ?

*Liliane Grandmaître*



## SUIVEZ LES OIES... ET VISITEZ L'EXPOSITION DE CET ETE



Comme il se doit, vous entrez d'abord dans la cuisine. Là, étrangement, ce sont les vaches, les moutons, les cochons réalisés avec l'aide des résidents du Foyer logement qui vous attendent près des mini-foncets, des rondots, des bouilles et des seaux peints par les bénévoles des Amis de Grandvaux. Beaucoup de couleurs, des motifs champêtres, des fleurs, des chalets... Vous êtes dans une ferme. Les vaches ne meuglent pas, les moutons ne bêlent plus, les poules ne caquètent point, et pourtant, pendant trois semaines la ferme va revivre avec vos souvenirs.

Et vous voilà sur les pavés de l'écurie, sentant l'odeur de foin et admirant une belle gerbe d'orge. Là, ce sont les aquarelles d'Andrée Fearnhead. Sous l'œil narquois des poules qui ricanent du haut de leur perchoir, vous retrouvez Ginette à la lessive, Daniel à la charrue ou à la meule, l' Aimée assise sur un banc. Vous vous transportez à la Ferté pour le battage ou les foins, vous suivez le retour des faucheurs fatigués ou les rouliers. Vous surprenez des vaches au fond d'un ratelier, bien surveillées par deux petits bergers... Et autour de toutes ces aquarelles, les vieux objets sont placés là, dans leur contexte, évoquant tellement de souvenirs qui vous font parler et raconter...



Et puis vous continuez dans la grange... Noël pose sur vous un regard lointain, mais avec vous il est bien là, à l'Abbaye avec son lac gelé, son église, ses barques et ses foulques ou encore en forêt en automne, au lac de Bonlieu au petit matin ou sous les frondaisons de nos rivières. Il surveille la malle poste, il regarde le toit enfin réparé, les belles poutres de la charpente, quelques tuiles bien alignées, un soc de charrue, un soufflet de forge, un grand traîneau de bois.

Mais c'est à Andrée Fearnhead que je laisse le mot de la fin :

« Cette exposition était « atypique » dans le sens où elle sortait des expositions classiques. Je me suis sentie vraiment à ma place en tant qu'artisan parmi les autres artisans, sachant que mon travail complétait celui de tous ceux qui avaient durement œuvré dans la poussière, le froid, les intempéries, devant les ordinateurs, appareils photos, fourneaux, pinceaux etc... Je voudrais remercier tous ceux qui ont contribué à faire de cette exposition une si grande réussite. »

La réussite est en effet totale, tant sur le plan humain, historique,... et financier ! (voir le bilan ci-après).

*Photos Roger Grandmaitre*



L'exposition a été ouverte tous les après-midis du 24 Juillet au 15 Août 2010.

Après un vernissage très champêtre et chaleureux, l'exposition a accueilli environ 1000 personnes, touristes et grandvalliers. Chacun a pu visiter la ferme et se rendre compte de l'avancement des travaux réalisés par les bénévoles des Amis du Grandvaux.

Le bilan financier est plus que satisfaisant :

Recettes (vente d'objets, cartes postales, loterie) :	+ 5976 €
Don d'Andrée Fearnhead :	+ 1000 €
Don de Jean-Louis et Simone Grillet :	+ 50 €
Achats divers :	- 353.41 €
Pot de l'amitié (vernissage) :	- 269.50 €
<b>Bénéfice :</b>	<b>+ 6403.09 €</b>

(A noter que le chapiteau utilisé pour le vernissage était prêté gracieusement par Morbier en contrepartie de notre participation active à la fête du Morbier.



Fabienne présente le livre de l'exposition offert par Andrée Fearnhead



L'assistance était nombreuse lors du vernissage



## FÊTE DU MORBIER À MORBIER LE 21 AOÛT 2010

Le morbier au lait de vache et au lait de chèvre est toujours à la cave...



Photos Bernard Leroy





## DES NOUVELLES DE VILLENEUVE D'ASCQ...

Pour l'Ascension, la colo fêtait ses 60 ans aux Mussillons. Le 16 Octobre 2010, c'était aussi la fête... à Villeneuve d'Ascq. La distance étant là, nous n'avions pas fait le déplacement, mais nous étions présents par la pensée et... en chansons (dont voici les textes, pour que vous aussi vous puissiez chanter).

### *Sur l'air de Mon beau Jura*

Le soleil darde ses rayons  
Sur la colo des Mussillons  
De Villeneuve d'Ascq sont arrivés  
Enfants, parents jeunes et vieux,  
Tous enchantés  
De passer quelques jours heureux et radieux  
Dans notre belle contrée

O cher Grandvaux, tes sapins, tes vallons,  
Pour tes colons sont les plus beaux des monts  
Tes combes et tes crêts, tes lacs et tes forêts  
Tes gentianes, tes belles fleurs,  
O beau Grandvaux, mon cher Grandvaux,  
Tes paysages sont au fond de leur cœur

Au bord des sources et des marais  
Mille et un jeux vous inventiez  
A moins que dans la sapinière  
Vous amusiez à vous cacher pour mieux rêver  
Ou contempler de ce pays tous les trésors  
Et les emporter dans l'Nord

O cher Grandvaux, tes sapins, tes vallons,  
Pour tes colons sont les plus beaux des monts  
Tes combes et tes crêts, tes lacs et tes forêts  
Tes gentianes, tes belles fleurs  
O beau Grandvaux, mon cher Grandvaux,  
Les gens du Nord te gardent au fond du cœur.

### *Sur l'air de la chanson du roulier*

Il est parti le pt'tit Chti  
Dans le Nord et sa famille  
Il est rentré, le pt'tit Chti  
Les yeux tout remplis d'images  
Il reviendra le pt'tit Chti  
Un jour qu'il aura grandi  
Pour faire connaître à sa mie  
Le Grandvaux qui l'a conquis

A travers combes et crêts  
En s'enivrant du vent frais  
C'est le refrain des Chtimis  
Repris par tous leurs amis



*Geste symbolique où la plus âgée remet un cadeau à la plus jeune de la colo en présence du maire de Villeneuve d'Ascq et du président de l'association.*

Jean et Annie Smets nous ont écrit :



*Sylvie et Jean-Yves en franc-comtois  
(culotte-fendue prêtée par les Amis  
du Grandvaux !)*

« [...]vous étiez bien présents dans nos pensées et dans nos cœurs. Sachez d'abord que votre message fut chaleureusement accueilli et que nous en avons été très émus.

Nous étions à peu près 200 et il a fallu refuser des inscriptions tardives pour des problèmes pratiques, mais il y avait aussi à l'exposition de photos beaucoup de personnes qui ne pouvaient rester pour le repas. Evidemment il y a eu une excellente ambiance, vous vous en doutez !

Il y a eu un montage vidéo sur différents aspects des colos, sur les beaux paysages du Grandvaux que nous fréquentions le plus souvent, les témoignages des Jurassiens nous ayant fréquentés à l'époque : Jacques et Monique Mussillon, Eliane Mussillon, Simone Epailly, Daniel Mermet, maman ayant passé 28 ans à la cuisine, l'ancien président qui était colon dès le premier séjour et depuis toujours présent en tant que responsable au CA, ainsi que celui qui a poursuivi avec son équipe l'entretien des lieux et enfin le dernier président. Enfin, on a pu écouter vos jolis chants et reprendre ensemble des chants de la colo dont personne n'a oublié l'air ni les paroles!

Des plantes en forme de sapins ornaient la salle et les costumes franc-comtois ont eu du succès ; et les tables portaient les noms des hameaux de Grande Rivière associés à ceux des quartiers de Villeneuve d'Ascq !

Le repas, par commodité, n'était pas cette année une potée comtoise mais un buffet froid où le fromage de Grande Rivière tenait toujours sa place ! [...] »



## COMBIEN DE FOIS PRONONÇONS-NOUS SON NOM DANS LE GRANDVAUX ?

*On va voir un ancien au Foyer Louise Mignot,*

*On fête les 35 ans du Foyer Louise Mignot,*

*Les Amis du Grandvaux retapent la maison Louise Mignot.*

*Ils ont même instauré « les vendredis de la Louise »...*

mais jusqu'au vernissage de l'exposition cet été, nous n'avions pas pu mettre un visage, ni une histoire sur Mademoiselle Mignot.

Miracle de l'expo..., sa photo accrochée face à la porte d'entrée, elle nous accueille et au fil des visites, elle est là parmi nous...



Je vous confie ces anecdotes et ces témoignages :

Mademoiselle Louise Mignot, née à Saint Laurent le 21 Juin 1879, est décédée à Saint Laurent le 10 Janvier 1963 à l'âge de 83 ans, le même jour que Mme Gendot, la grand-mère de Monsieur Claude Fillon-Maillet (elles ont été enterrées en même temps).

C'était une grande dame qui portait des robes noires (et qui faisait peur aux enfants !). Elle n'était jamais malade, se soignant avec des cataplasmes de lin et des ventouses.

Elle avait des vaches, deux chèvres et un cheval. Les voisins s'aidaient les uns les autres et à 3h du matin les hommes partaient faucher. Elle élevait aussi des lapins que Monsieur Boudin lui tuait, mais elle n'oubliait pas de récupérer les peaux. Jusqu'en 1954 c'est Claude Thomas qui venait lui casser son bois. Le soir Nini et Fifine, les Farfouilles des Moulins, venaient veiller à pied.

Elle n'a pas souvent vécu seule dans cette maison.

Maryse Boudin, orpheline à 5 ans, a été élevée (à la dure !) chez elle. Et puis, il y eut les pensionnaires (voir l'article d'Andrée Fearnhead dans le Lien n° 62 de décembre 2006 et celui de Maryse Provensal dans le Lien n° 63 de juillet 2007), les filles en haut, les garçons (Jean-Pierre Girard de Fort du Plasne, Jean-Marie Auger et Bailly-Salins) qui couchaient les trois ensemble dans « la chambre » et qui tous étaient pensionnaires chez Madame Chambard.

Et tous ceux qui ont aussi occupé la maison, Monsieur Maurice Petot, puis la famille Milési de 1962 à 1967 (seulement deux mois avec Mademoiselle Mignot, mais avec elle quand elle est décédée), Marthe Jacquet et sa maman qui faisaient des lunettes à domicile, Madame Jacob et la Claudine, Monsieur et Madame Dreux, et puis à bise Mademoiselle Charvet, Monsieur Filipona.

Que de souvenirs qui s'égrènent au fil des jours de l'expo et qui peut-être pour vous aussi éveilleront d'autres images, d'autres histoires... que vous ne manquerez pas de nous confier...

A suivre

*Excusez peut-être l'orthographe de certains noms de famille.*

*Nous sommes toujours à la recherche d'informations, anecdotes, photos, etc... Merci d'avance.*

*Liliane Grandmaître*



## **NOS PROCHAINS RENDEZ-VOUS**

**Judi 17 Mars 2011**

Lieu encore non défini  
Le colportage (cf p. 28)  
film et rencontres

**Judi 7 Avril 2011 à 20 heures**

**Salle du 1<sup>er</sup> étage de la mairie de Saint Laurent**  
Conférence et diaporama sur l'habitat franc-comtois  
par Pierre Bourgin,

*Fondateur du musée des maisons comtoises avec l'abbé Jean Garneret  
Conservateur du musée et ancien président de Folklore Comtois*

**Vendredi 29 avril 2011 à 20 heures**

**Salle du 1<sup>er</sup> étage de la mairie de Saint Laurent**  
Assemblée générale

**Dimanche 1<sup>er</sup> Mai 2011**

Sortie pédestre

*(Précisions avec la convocation à l'assemblée générale)*

**Samedi 7 mai 2011**

à Prénovel à 20 h 30

**Samedi 7 et dimanche 8 mai 2011 à 14 heures**

**2 autres projections dans le Grandvaux**

Lieux encore non définis  
Documentaire cinématographique  
Le dernier paysan breton (cf p 9)

## **ÇA SE PRÉPARE**

une nouvelle expo chez Louise Mignot  
autour du travail du cuir

## **ON EN REPARLE**

Les battages à Grande Rivière

Cette manifestation nécessite environ 70 bénévoles actifs. L'association des Cavaliers du Grandvaux ne souhaitant plus s'y investir, nous aurons besoin de volontaires si nous voulons refaire cette fête. Parlez-en autour de vous et inscrivez-vous auprès de l'une de nos secrétaires (cf p 2)

## **ÇA LEUR TROTTE DANS LA TÊTE**

Une nouvelle tournée avec la roulotte à travers le Grandvaux pour des concerts en plein air animés par des marionnettes et faisant participer des adolescents allemands et grandvalliers. Un projet avec nos amies allemandes de la compagnie Passelande (cf Lien n°67)

Lien n° 70



## SOUVENIRS D'ENFANT

Je veux vous dire comme on se nourrissait dans notre Grandvaux dans mon jeune âge (*par déduction, il y a un siècle*). C'était frugal, mais naturel et dans notre famille, nous avons eu la chance d'avoir une maman qui était aide-cuisinière à l'hôtel du commerce à Saint Laurent. C'était, à peu près partout dans les restaurants, la patronne qui faisait la cuisine, mais elle avait toujours besoin de quelqu'un pour l'aider et pour deviner ce qu'il fallait lui passer. Maman savait vraiment nous faire « bon manger », économiquement et elle était loin d'être outillée comme on l'est aujourd'hui.

Toujours la soupe à tous les repas : pommes de terre, carottes, poireaux, choux-raves, choux blancs très serrés qui se conservaient tout l'hiver sans se gâter, laurier, un peu de poivre, un morceau de porc salé ou de lard gras et maigre ou une saucisse faite à la maison. Maman prélevait la viande et les légumes dans deux plats et servait la soupe (le bouillon). Avec ce repas : trois noix en dessert.

Dès le printemps, la soupe aux légumes secs (petits haricots blancs ou pois cassés plutôt verts que jaunes, parfois des lentilles) avec des poireaux et des pommes de terre en fin de cuisson. Avant que les légumes secs soient défaits, maman les prélevait et les accommodait comme l'oseille en gaudions (liaison farine et lait) .

Dans toutes les soupes, à l'exception du bouillon du dimanche, maman nous mettait du lait.

Pour aller à l'école le matin, nous avions la soupe aux bôlons. Maman en prenait un, quelquefois un peu plus, elle le mettait tremper dans sa casserole en terre le soir, et le lendemain matin, elle faisait cuire ça au coin du fourneau. . Lorsqu'on se levait pour partir à l'école, elle nous en versait avec un énorme pochon dans une assiette calotte et complétait avec du lait tiède. On y trouvait bon, on ne levait pas le nez dessus. On en mettait du lait et papa de dire à maman : « tes gosses, ils mangent le lait d'une vache »

Le jeudi et le dimanche : les gaudes, genre de bouillie épaisse faite à base de farine de maïs grillée, dont on crevait la peau pour verser le lait (maman avait plus de temps ces jours-là).

Le midi, souvent, pas toujours, elle mettait dans sa casserole une tranche de lard qu'elle faisait bien rôtir. Elle la retirait, puis elle mettait des pommes de terre coupées en gros morceaux irréguliers. Quand elles étaient cuites, elle remettait son lard. C'était notre viande. Je n'aimais pas cela, tout ce qui était gras et je me faisais appeler « la princesse » ce qui m'embêtait.

Nous mangions beaucoup de salades, mais on achetait à peu près rien. Maman nous faisait aussi la salade au chou. On coupait des choux comme pour la choucroute. Ils étaient blancs et très durs. On les mettait dans un saladier. Maman faisait griller des petits lardons à la poêle et les versait brulants sur le chou dans le saladier qu'elle gardait au coin du fourneau. Puis elle ajoutait une sauce à salade. C'était bien bon. Elle se servait aussi de choux pour faire des plats au four. Coupés très fins et cuits à l'eau salée, elle les mélangeait avec une sauce au lait avec du fromage de gruyère. Elle nous disait que c'était aussi bon pour nous que du chou-fleur pour le poisson.

Le dimanche, toujours le pot-au-feu avec de la viande fraîche que l'on achetait à la boucherie. On était heureux de manger de la viande fraîche et on avait droit à du pain au lait. Le soir toujours la soupe, des fois avec du vermicelle, et parfois des crêpes avec du pain car on nous disait : « si tu as encore faim, mange du pain ». Quelquefois, maman faisait la daube le dimanche quand c'était fête : Noël, Pâques ou si nous recevions quelqu'un. C'était un bon morceau de bœuf, sans os, plutôt carré. Avec son couteau, elle y faisait des ouvertures pour y mettre du lard frais roulé dans des épices avec une gousse d'ail. Elle cuisait doucement dans la daubière. Plus tard, elle y mettait deux oignons ou échalotes, des carottes, une feuille de laurier, un bouquet de persil et un peu d'eau, pas beaucoup. Il fallait que ça mijote. Des fois elle mettait de l'eau sur le « couvert » de la cocotte ou elle mettait la casserole au four. Il fallait que la viande soit bien cuite sans se défaire. On mangeait aussi les poulets des couvées qu'elle faisait cuire au four. Quand maman faisait du civet de lapin, là aussi, c'était fête. Plus il était réchauffé, meilleur il était et elle nous servait, car nous aurions tout mangé d'un coup.

Maman nous faisait beaucoup de gaudions, surtout à l'oseille pour le soir.

A partir de janvier, lorsque les vaches faisaient le veau, on n'utilisait pas le lait de la première traite, mais celui de la seconde, troisième et quatrième traite, appelé béton pour faire les flamuches (béton + farine + un peu de sel, laisser reposer et cuire à la poêle comme des crêpes). Oh, que c'était bon !



Pendant le Carême, maman achetait de la morue, qu'elle faisait dessaler dans beaucoup d'eau la veille. Ce n'était pas mon plat préféré. Quelquefois passait la « Farfouille » comme on l'appelait. C'était une bien brave femme, mais qui nous amusait. Elle vendait des harengs et des merlans et quelquefois aussi nous achetions des boîtes de sardines, mais c'était cher, les derniers temps de la guerre de 1914.

Pour le Mardi-Gras, maman prévenait le boucher de lui réserver un morceau de veau pris dans la poitrine pour faire la Péterna. Il y faisait une poche. Elle faisait cuire des choux à l'eau et, après les avoir égouttés, les hachait avant de les mélanger avec des œufs battus et beaucoup de fromage de gruyère. Elle mettait le tout bien assaisonné dans la poche du morceau de veau avant de la coudre pour que rien ne sorte et mettait rôtir au four dans son plat en terre. Une fois bien cuite et un peu refroidie, elle découpait la viande par tranche et on se disait : « on va se lécher les doigts ».

Dans mon jeune âge, tout le monde à peu près faisait son pain à la maison. Elles étaient cuites dans le four à pain.

Après avoir fait cuire le pain au four, on le remplaçait par les michottes de pâte à bôlons, dont on remplissait le four et qu'on laissait 2 ou 3 jours dedans, jusqu'à ce qu'elles soient complètement sèches. Elles étaient ensuite stockées dans des grands sacs pendus au sec et se conservaient indéfiniment.

### Le pain :

« Entre voisins on se « changeait » le levain que l'on mettait dans un pot à lait exprès. La veille au soir, on apportait la maie « qu'on appelait » (ou pétrin) et la farine qu'il fallait pour une fournée dans un coin. On pétrissait le levain avec cette pâte qu'on se changeait dans le pot à levain avec de l'eau tiède, la valeur d'une miche. Le lendemain, la personne qui pétrissait se levait de bonne heure, chauffait de l'eau et pétrissait le pain en y mettant du sel pendant à peu près une demi-heure, trois-quarts d'heure. Puis, elle faisait une « remarque » à la maie jusqu'où devait lever la pâte, couvrait avec un drap blanc et on laissait au chaud. Après deux ou trois heures, suivant qu'il faisait chaud, on allumait le four avec du bois bien sec. On faisait le feu autour et puis on mettait la pâte dans des vanottes que l'on poudrait avec de la farine de Turquie et on partageait la pâte dans ses vanottes que l'on repoudrait par-dessus. Le four chaud, on lançait dedans une poignée de farine et l'on voyait si le four était chaud à point. On avait une raclette large avec un grand manche. Maman recueillait la braise dans ses marmites, qu'elle fermait et rangeait dans un endroit sous le four. Puis, on prenait un chiffon gros au bout d'un grand manche et on balayait le four. Pour enfourner, on se mettait deux. Nous avions une grande pelle en bois saupoudrée. L'un apportait la vanotte, la retournait sur la pelle et l'autre enfournait en rangeant bien dans le four soit 12 à 14 miches. On fermait le four. On laissait peut-être une heure. On surveillait par la porte comme il cuisait. On le sortait. Avec une brosse de riz, on brossait les miches et on les rangeait dans le pétrin à l'abri de la lumière Jamais je n'ai vu s'en perdre ! »

*Ces notes ont été retrouvées dans les archives de l'association et ne semblent pas avoir fait l'objet d'un précédent article.*

*Si vous reconnaissez l'auteur, merci de nous l'indiquer, car il pourrait bien y avoir une suite. Le fourneau à quatre marmites, ce qu'on cultivait dans le jardin, le travail des femmes et des filles dans la maison...*

### LE PAIN ET LA VIE

Dans un grand panier de bois blanc,  
recouvert d'une toile brune,  
la pâte lève doucement  
pendant que dehors luit la lune.

Depuis des heures elle reste sage,  
se remettant de l'émotion  
de l'énergétique pétrissage  
et ses nombreuses contusions.

Née de l'ancestral mélange  
de l'eau pure et du froment,

elle fut inventée par un ange  
pour nous apporter le pain blanc.

Depuis des siècles, il nourrit l'homme,  
mais disponible inégalement  
certains en excès le consomment  
D'autres en meurent de manquement.

Devant cet inégal partage,  
trouverons-nous la solution,  
celle qui paraît la plus sage  
de partager notre crouton.

*André Jeanpierre*



## LES HORLOGES MONUMENTALES DU GRANDVAUX (4<sup>ème</sup> partie) PRÉNOVEL ET LES PIARDS

### I. L'horloge de l'église Saint-Augustin de Prénovel

L'église de Prénovel date de 1829. Elle a remplacé une chapelle située à Prénovel de Bise, dédiée à Saint-Théodule et jugée trop petite pour une population de plus de 500 habitants, qui a été démolie vers 1845.

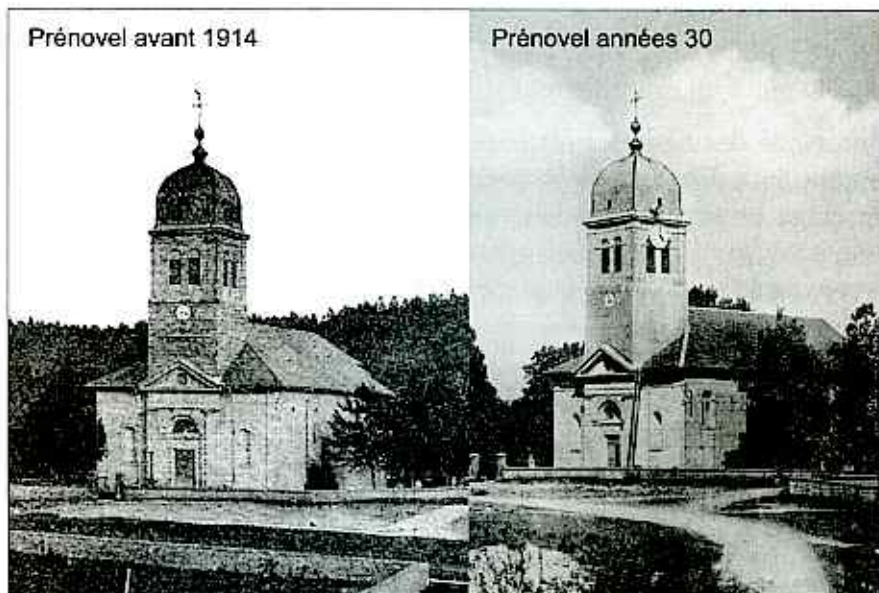
L'emplacement de la nouvelle église n'a pas été choisi au hasard. Si l'ancienne chapelle St-Théodule était située au centre du village de l'époque (l'ancien cadastre dénommait le hameau actuel de Prénovel de Bise, « le Village »), on a souhaité construire la nouvelle église exactement au centre de la combe, équidistante de Prénovel et des Piards, villages qui formaient et forment encore une seule paroisse.

Le projet, élaboré dès 1821, connut quelques vicissitudes décrites avec une certaine malice par l'abbé Maillet-Guy dans son Histoire du Grandvaux (pages 515 et suivantes). Quoiqu'il en soit, les plans de l'architecte de l'arrondissement de Saint-Claude, Dalloz, se virent concrétisés et la nouvelle église, de style néoclassique, fut dédiée à Saint Augustin (le maire de l'époque s'appelait Augustin Janier-Dubry et s'était beaucoup dépensé pour que l'édifice fût construit).

Dès 1844, on projeta d'acheter une horloge, ce qui fut fait en 1846. Le conseil municipal s'était adressé à Paget Frères, de Morez, qui fournit vraisemblablement un modèle dit « à cage » selon la technique courante de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. (Ne pas confondre Paget Frères, actif entre 1840 et 1860 et Francis Paget, fabricant du XX<sup>e</sup> siècle, qui construisit, par exemple, l'horloge de Saint-Pierre – voir le Lien n° 69). Cette horloge possédait-elle un cadran ? Sans doute était-il détérioré ou peint directement sur la pierre car, le 6 août 1882, le conseil « considérant que la

pose d'un cadran à l'horloge publique de Prénovel est de toute utilité » donna une suite favorable à la proposition d'Alphonse Ponard, émailleur à Morez.

Pour la suite, la documentation manque. Les cartes postales de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle donnent cependant une précision intéressante : avant la Grande Guerre le clocher ne porte qu'un seul cadran regardant l'ouest. A partir des années 30, apparaissent deux nouveaux cadrans, un au sud,



*collection particulière*

un autre au nord, encadrés dans la partie supérieure des abat-sons. Est-ce la preuve de l'installation d'une nouvelle horloge ou avait-on simplement modifié l'ancienne ? Seules des recherches au sein des archives communales, si elles existent encore pour la période de 1900 à 1939, pourront apporter une réponse.

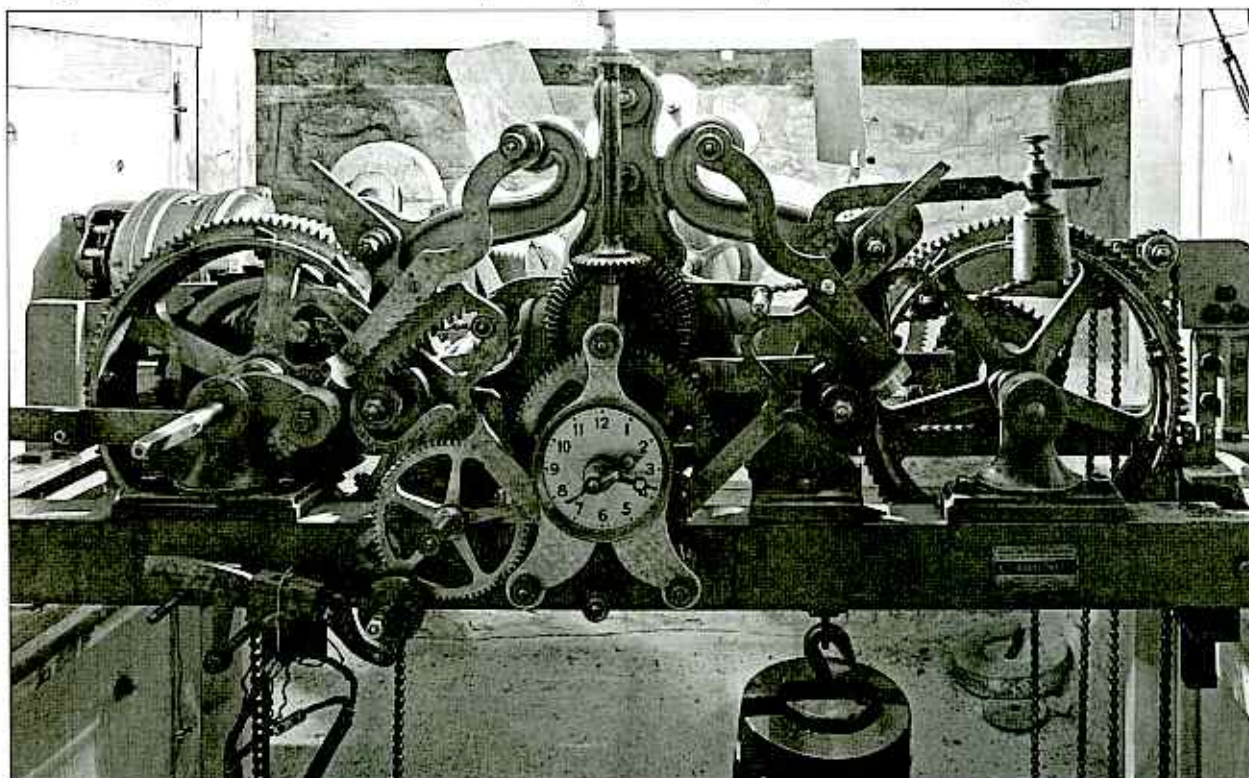
Par la suite, dans les années cinquante, le clocher eut besoin de grosses réparations. La charpente et la toiture du dôme à l'impériale, le beffroi, les planchers de la tour ont été remplacés en 1952, puis, en 1953 une nouvelle horloge était installée, précisément le 27 juin. Elle est toujours en service.

#### **Description.**

Placée au second étage du clocher sur une dalle de béton, abritée dans un meuble en épicea, l'horloge a été fabriquée par Terraillon à Perrigny. Elle est dotée d'origine d'un remontage électrique

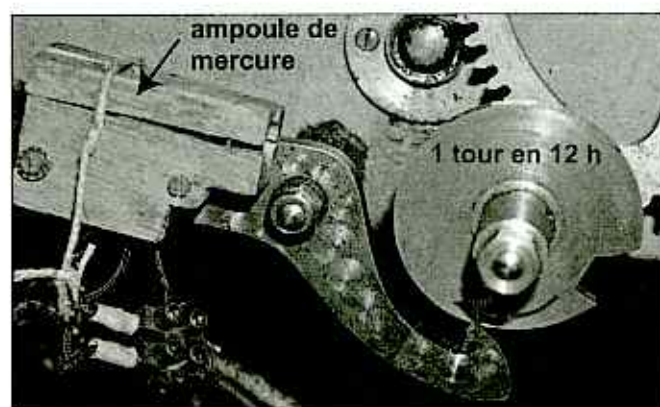


et la disposition de ses principaux organes est classique des productions moréziennes : forme triangulaire, sur un solide châssis en profilés, sonneries de part et d'autre du régulateur.



L'échappement est à cheville à double roue, le balancier en fonte porte des fleurs en relief, marque des productions Paul Odobey - Terrailon. Ce motif est encadré par deux lettres A et R qui signifient Avance et Retard : une molette située sous le balancier peut se visser pour raccourcir le bras du pendule ou se dévisser pour l'allonger et ainsi régler la marche de l'horloge. La mise à l'heure se fait par le cadran de contrôle placé en avant du mouvement et doté d'un écrou à ailettes.

Le point de départ de la commande des aiguilles est le régulateur. Une tringlerie transmet le mouvement à l'étage supérieur, où elle est reliée au cadran ouest, situé à mi hauteur de la tour. Puis la commande monte encore d'un étage et attaque les deux autres cadrans, nord et sud, situés à environ six mètres plus haut. On imagine qu'il faut disposer d'une puissance importante pour vaincre les frottements et les efforts exercés par le vent, la glace et la neige sur les aiguilles.



Bien que le remontage soit électrique d'origine, l'axe de la roue des heures comporte un carré d'entraînement sur l'avant, une manivelle est d'ailleurs placée en réserve sur le meuble. Le moteur électrique (1/6<sup>e</sup> de cheval) remonte le poids du mouvement, dont la course est d'environ 4 mètres. Fixée sur l'horloge, une roue, portant une encoche et effectuant un tour en 12 heures, commande un levier muni d'un contact au mercure. Le levier bascule au passage de l'encoche, déclenchant la mise en route du moteur. L'arrêt de fin de course est

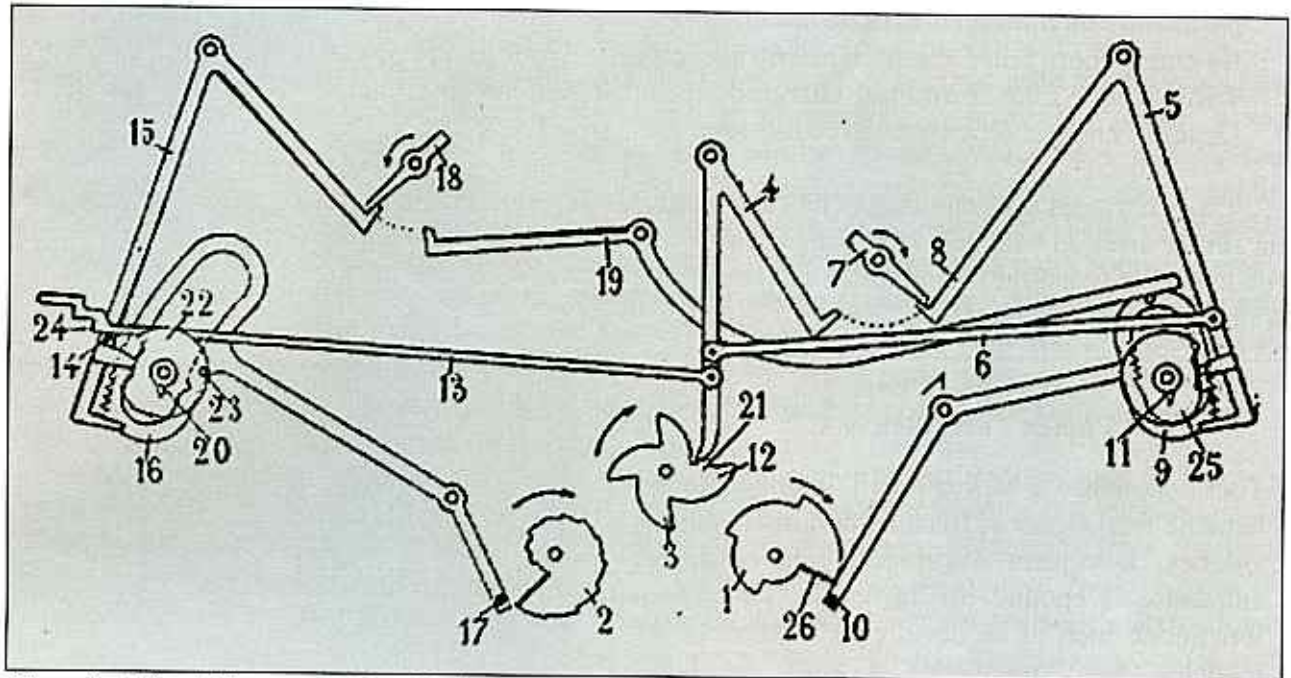
provoqué par la poussée d'une tige solidaire du poids et qui remet le levier dans sa position initiale.

Le poids des sonneries est situé sous l'horloge, sa course est réduite, sa remontée est provoquée par la descende du poids du mouvement. Deux poids annexes, cylindriques, permettent de maintenir les chaînes en tension et d'assurer la continuité de marche aux remontages. Le mécanisme de sonnerie des heures se trouve sur la gauche, celui de la sonnerie des quarts, sur la droite. Comme sur la plupart des productions jurassiennes, ce mécanisme est du type « râteau et limaçon ». L'horloge sonne les heures et les répète, elle peut aussi sonner les quarts en utilisant les deux cloches (ding dong) grâce à un dédoublement de la tringlerie et des marteaux.



### Le déclenchement des sonneries à râteau à quarts et répétition

Ces mécanismes ont été largement inspirés par les solutions appliquées dans les horloges comtoises. Anciennement appelés « à cramailier » (*sic*), inventés en 1676 par un prêtre anglais Barlow, ils ont l'avantage d'être directement solidaires de l'aiguille des heures contrairement aux systèmes dits « à roue de compte », préférés des horlogers alsaciens (*Schwilgué, Gugumus, etc.*). Les horloges d'édifices fabriquées à Morbier-Morez étaient à râteau mais, soucieux de répondre à toutes les attentes, les fabricants proposaient également, sur commande spéciale des sonneries à roue de compte.



D'après Alfred Ungerer – *Les Horloges d'édifice, leur construction, leur montage, leur entretien* – Strasbourg : Gauthier-Villars, 1926.

Ce schéma en donne le principe général, un très grand nombre de variantes existent, suivant les modèles, parfois d'un même constructeur.

La came en étoile (3) et le limaçon des quarts (1) font un tour par heure, le limaçon des heures (2) un tour en 12 heures. Les degrés des limaçons donnent le nombre de coups à sonner.

Quelques minutes avant de sonner, le levier d'avertissement (4) pousse le rochet (5) à l'aide de la bielle (6) : le bras d'arrêt (7) est libéré de (8), il se place en préparation contre le levier (4). L'étoile continuant de tourner dégage le rochet (5) du râteau des quarts (9), ce dernier tombe jusqu'à ce que le taquet (10) s'arrête sur un des degrés du limaçon (1). Lorsque le levier (4) tombe dans le creux de l'étoile, le bras d'arrêt (7) tourne librement sous l'effet du poids moteur et le rouage sonne le quart. A chaque coup, le râteau (9) est soulevé d'une dent par le doigt de levée (11) jusqu'à ce que le bras d'arrêt (7) en rencontrant le crochet (8) arrête le rouage de sonnerie.

À la sonnerie du quatrième quart et des heures, l'étoile (3) possède une came (12) plus haute que les trois autres, de sorte que la bielle (13) reliée au levier (4) s'accroche par son épaulement (24) à la cheville (14) du rochet du rouage des heures (15). Lorsque le levier (4) retombe de la came (12), il repousse le crochet (15), le râteau (16) alors libéré, le taquet (17) se pose sur l'un des degrés du limaçon. Le bras d'arrêt (18) libéré du levier (15) se place, en préparation, contre le levier (19). Les quarts ont fini de sonner, le râteau (9) est ramené au repos en libérant le bras d'arrêt (18) du levier (19).

Le rouage des heures se met en marche, le doigt de levée (20) ramène le râteau dans sa position de repos en « comptant » le nombre de coups. Le rochet (15) peut alors reprendre sa position de repos et bloquer le bras d'arrêt (18) pour arrêter le rouage des heures.

Lorsque l'étoile a décrit un mouvement angulaire suffisant, le levier (4) chute du palier de répétition (21) : une nouvelle séquence de sonnerie s'effectue, le râteau tombant sur le même degré du limaçon.

Jean-Claude Mayer



Depuis son installation dans le clocher, l'horloge a connu une existence paisible.

- ~ En 1969-1970 les trois cadrans ont reçu chacun une paire d'aiguilles neuves ainsi qu'une minuterie mécanique (entreprise Bodet).
- ~ En 1993, on arrêta la sonnerie des quarts pour « la tranquillité des touristes ». Il avait suffi de retirer deux goupilles au niveau de l'horloge. Cette opération est réversible en quelques minutes.
- ~ En 2000, le moteur de remontage fut rebobiné suite à un orage.
- ~ Quelques années plus tard, on remarqua que, par temps froid, l'horloge s'arrêtait ou fonctionnait de façon irrégulière. On soupçonna les sautes de température extérieure et le responsable de l'horloge, Michel Bessières, en parla avec un ami de Prénovel, Pierre Kieffer. Ils commencèrent par réduire au minimum la taille des orifices de descente des poids, mais cela s'avéra insuffisant. Ils eurent alors l'idée d'installer dans le meuble un petit radiateur électrique d'une centaine de watts, couplé à un thermostat chargé de maintenir la température aux alentours de dix degrés. Depuis, l'horloge fonctionne avec une régularité exemplaire.

Les réglages sont minimes et peu fréquents, les passages aux heures d'été et d'hiver se font par un simple arrêt du balancier et sa remise en route 1 heure ou 11 heures plus tard. L'entretien courant (nettoyage et graissage) est régulier et, chose importante, l'étage de l'horloge est exempt de courants d'air et de visites d'oiseaux.

### La fabrique d'horloges Lucien Terraillon & C<sup>ie</sup>.

Tout commence à Morez en 1879, année durant laquelle Paul Odobey, fils aîné de Louis-Delphin Odobey, fabricant d'horloges, crée sa propre entreprise. L'époque est favorable, l'entreprise fonctionne bien et se développe. Elle vend ses modèles, très semblables à ceux de L.-D. Odobey, principalement dans le quart sud-est de la France, dont la Franche-Comté.

En 1908, âgé de 58 ans, Paul Odobey, pour une raison inconnue, cède son entreprise à Lucien Terraillon, originaire de l'Isère et formé à l'École Nationale d'Horlogerie de Cluses (Haute-Savoie). Celui-ci, bon technicien et habile gestionnaire, va alors poursuivre le développement de la société.

En 1921, sans doute à l'étroit à Morez, Lucien Terraillon transfère son usine à Perrigny dans des bâtiments neufs et très fonctionnels pour l'époque.

L'entreprise est reprise à son décès en 1932 par son fils Paul qui en poursuit le développement en diversifiant les productions (décolletage). L'activité horlogère s'arrête vers 1971 pour laisser la place aux balances de ménage. La marque Terraillon existe toujours mais n'appartient plus à la famille des fondateurs.

Les horloges d'édifices Terraillon étaient réputées pour leur belle finition, leur précision et leur robustesse. Une liste des horloges installées fait état, en 1954, de 1800 références ce qui en fait un des plus importants fabricants jurassiens, voire de France.



### L'horloge de Cassagnes

Cassagnes, village des Fenouillèdes, dans les Pyrénées Orientales, possède une horloge Terraillon installée en 1946, identique à celle de Prénovel. Elle fonctionna durant une quarantaine d'années, puis, en 1988 ou 1989, faute d'entretien, elle devint de moins en moins précise, puis tomba de plus en plus souvent en panne. Il fut alors décidé de la remplacer par un système électronique.

L'ancienne horloge devait rester en place jusqu'en 2005 puis elle fut démontée et stockée sans ménagement. Trois habitants du village amoureux des belles mécaniques entreprirent alors de la restaurer avec beaucoup de ténacité. C'est maintenant chose faite et, dès qu'un local sera trouvé, le public pourra l'admirer. Le site web de Cassagnes présente de nombreuses photos prises en cours et après restauration de l'horloge. C'est une occasion unique de voir toutes les pièces constitutives d'une horloge mécanique Terraillon.

Voici l'adresse du site :

<http://cassagnes66.pagesperso-orange.fr>

(page : Association « Cassagnes d'hier et d'aujourd'hui »/projets/restauration de l'horloge)



## 2. L'horloge de la chapelle Saint-Rémi des Piards.



Il faut remonter aux années 1483-1484, pour trouver l'origine de cette chapelle placée sur le chemin des pèlerins se rendant à Saint-Claude. Sa cloche, passant pour être la plus ancienne du diocèse, est bénite en 1488. L'année 1493 voit la consécration du sanctuaire et sa dédicace à Saint-Rémi.

De taille modeste mais d'agréables proportions, l'édifice fait penser à une église en réduction. Nous n'avons pas connaissance de modifications notables entre le XV<sup>e</sup> siècle et 1886 ; cette année là, le clocher et les murs sont exhaussés, des contreforts ajoutés, la toiture remaniée. Une horloge fût-elle installée à cette occasion ? La documentation disponible est muette sur le sujet.

L'horloge actuelle date de 1945 ou 1946 et a été donnée par un habitant de la commune, Monsieur Omer Piard. Il s'agit d'un ex voto en remerciement de l'absence d'événements dramatiques dans le village, durant la seconde guerre mondiale.

Comme celle de Prénovel, cette horloge a été fabriquée par Terraillon à Perrigny. Extérieurement, elle semble assez différente et surtout beaucoup plus petite.

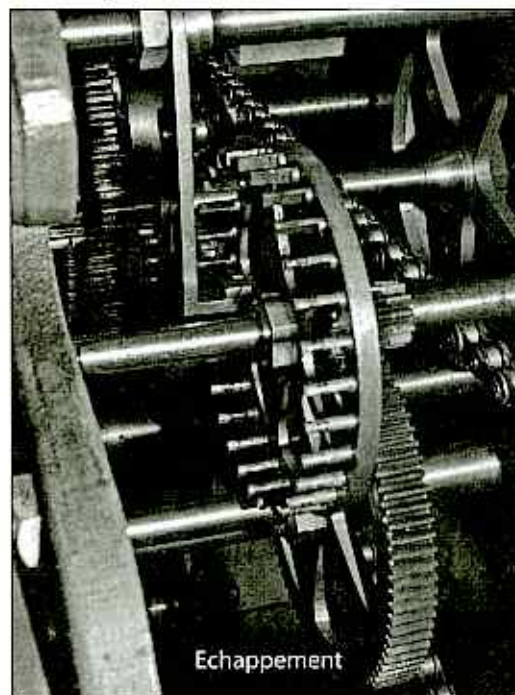




### Description.

Trois cadrans émaillés sont fixés sur la tour du clocher. Celui de l'ouest, porte le nom du constructeur de l'horloge « L. Terrailon et Cie Perrigny (Jura) ». Ils sont tous placés au même niveau.

Installée dans une petite tribune construite au dessus du portail d'entrée, adossée au mur sud, l'horloge des Piards est un modèle compact mais non simplifié puisque l'on retrouve tous les organes habituels des horloges Terrailon à l'exception de la sonnerie des quarts.



Elle est protégée par l'habituel meuble en résineux vitré sur le devant.

La disposition générale des organes est identique à celle des modèles plus importants : régulateur au centre, sonnerie des heures à gauche, balancier formé classiquement d'un bras d'épicéa verni et d'une lentille en fonte munie du dispositif de réglage avance et retard. Nous avons dit que le mécanisme de sonnerie des heures, à râteau et limaçons était placé à gauche mais l'absence de la roue des quarts, à droite, ne provoque pas une impression visuelle de dissymétrie car on trouve à cet emplacement une roue dentée sans encoches qui semble solidaire du dispositif de remontage. L'échappement à chevilles en porte à faux l'apparente à celui d'une comtoise, l'effort d'entretien du balancier étant, pour cette taille d'horloge, modéré.

### Fonctionnement.

Le remontage est électrique d'origine comme sur la quasi-totalité des productions de l'après-guerre. Un seul poids apporte la force motrice au mouvement et à la sonnerie. Sa course est faible et limitée par le plancher de la galerie. Un poids auxiliaire cylindrique de taille réduite tend la chaîne et assure la continuité de marche ; il descend dans un placard au niveau du rez-de-chaussée.

La tringlerie de commande des aiguilles part du régulateur et monte verticalement dans le clocher où une boîte de renvoi distribue le mouvement aux trois cadrans. Le fait que ces derniers soient tous placés à la même hauteur simplifie notablement le dispositif, de même que la présence d'une seule cloche : les heures, la répétition des heures et les demies sont sonnées par un seul marteau.

La chapelle des Piards est visitable durant les vacances scolaires et l'horloge fait partie des curiosités remarquables de l'édifice. Il est rare de voir fonctionner une horloge de clocher mécanique in situ. Celle-ci, très bien entretenue, fait l'admiration générale.

*Bernard Leroy et Jean-Claude Mayet  
Photos B. Leroy sauf mention contraire*

**Remerciements :** Michel Bessières pour Prénovel, Michèle Piard et Félix Morel pour Les Piards.

### Sources :

- *Histoire du Grandvaux*, Luc Maillat-Guy, autoédition, Voiteur, 1933
- *Églises jurassiennes romanes & gothiques*, Pierre Lacroix, Cêtre, 1981
- *Site Internet* <http://www.horloge-edifice.fr>. Ce site est incontournable pour toute personne curieuse des horloges monumentales fabriquées dans notre région.
- *Archives départementales du Jura et archives communales.*



## PRUDENCE

La sécurité sur les routes a toujours été et demeure un sujet de préoccupation pour nos élus. La commune de Saint Laurent ne vient-elle pas de modifier à nouveau le carrefour du centre du bourg (d'ailleurs, avis à nos adhérents éloignés : faites attention quand vous reviendrez, car les priorités à droite ont changé !).

Le 24 août 1920, déjà, on pouvait lire sur les panneaux d'affichage la délibération qui suit :

Monsieur le Maire expose au Conseil que le passage, dans les rues de Saint Laurent à une allure excessive des voitures et camions automobiles, tracteurs, motocyclettes, est une cause de danger pour la circulation, qu'il y aurait lieu de réglementer leur vitesse.

Le Conseil, après en avoir délibéré,

- invite Monsieur le Maire à prendre un arrêté fixant à 10 kilomètres à l'heure la vitesse maximum des voitures et camions automobiles, dans les rues de Saint Laurent,
- décide que les pancartes indiquant cette vitesse seront placées à l'entrée et au centre du village.



Non loin de là, 30 ans plus tôt, la commune de Morez, elle aussi, était préoccupée par des problèmes de circulation

## GARE AUX BICYCLETTES

Samedi : Monsieur G., descendant la ville en bicyclette, renverse une femme, renverse sa machine et roule lui-même.

Dimanche 7 : un autre bicycliste, en rentrant de St Cergues, écrase un chien.

Lundi 8 : sur la route de la Mouille, près de l'hôtel du commerce un jeune lycéen renverse un Chaumerand, le pauvre homme a l'épaule démise, on le transporte immédiatement à l'hôtel où Monsieur le docteur Carrez lui donne les soins nécessaires.

Cette semaine un jeune homme, chef de division aux bureaux de l'enregistrement descendait la Savine en bicyclette quand soudain, à un détour de la route, il se trouve en face d'une voiture qui montait. Deux alternatives se présentent :

- ou se jeter avec sa machine dans le fossé qui borde la route,
- ou se faire écraser sous la voiture

Il roule dans le fossé. Légères blessures à la main et à l'épaule, qu'il fit panser à l'une des pharmacies de Morez. Sa bicyclette endommagée fut également remise en état dans notre ville.

A ce propos, il est bon de rappeler l'arrêté de Monsieur le Maire, interdisant aux bicyclettes de marcher en ville à une vitesse plus grande que celle dite modérée.



Morez le 14 août 1892

Document fourni par France Cretin-Maittenaz



## MÉTIER OUBLIÉ : COLPORTEUR



Pour l'exposition « Patrimoines singuliers en Grandvaux », Michel Laberthe avait proposé une caisse de colporteur<sup>4</sup> « parce que, pour moi, disait-il, cet objet me rappelle le passage du colporteur de maison en maison et me plonge dans mes souvenirs. Il fait revivre la vie d'antan. »

Pour une fête des battages, Roland Pagnier nous avait fait la surprise d'apparaître en colporteur et dans le film de la vie du roulier Roger Grandmaître n'a pas oublié d'en tourner un passage.

Pour les mêmes raisons qui poussèrent nos paysans grandvalliers à partir sur les routes pour pratiquer le roulage, d'autres montagnards quittaient leurs familles durant l'hiver pour aller gagner un peu d'argent avant de revenir travailler la terre. Les colporteurs faisaient partie de ceux-là. Plus de 80% des chefs de famille de nombreuses communes alpines émigrèrent ainsi chaque année jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais les Alpes ne furent pas le seul massif à engendrer ce type de métier avec des spécialités diverses.

Pendant plusieurs mois, de la Toussaint à mai, bravant les intempéries, ils marchaient portant sur leur dos leur lourde « balle » souvent recouverte d'une toile goudronnée pour en protéger le contenu. (le chargement pouvait peser entre quarante et cent kilos) A l'origine, ils portaient leur étalage sur la poitrine, suspendu à leur « col » ce qui leur valu ce nom de colporteur. Dans un simple panier ou une véritable petite armoire pleine de tiroirs, l'homme offrait des articles de toutes sortes aux portes de chaque maison. Cela allait de la mercerie aux images pieuses et des décorations des conscrits aux peignes ou aux épingles à cheveux en passant par la poudre de chasse, les étoffes, les graines pour le jardin ou le sucre en pain. Chemin faisant, ils pouvaient aussi vendre lunettes, montres, rasoirs, tabatières, allumettes ou pierres à briquet et d'autres produits achetés au cours du voyage parfois commandés un an auparavant par un client. Certains tiraient une carriole, qui leur permettait de transporter des marchandises plus volumineuses comme de la quincaillerie.

A cette époque, bien des femmes n'allaient jamais en ville. Seul leur mari s'y déplaçait une ou deux fois l'an pour aller vendre une bête. Alors, l'arrivée du colporteur était souvent une joie, ne serait-ce que pour assister à son déballage d'objets attendus ou rêvés. On lui offrait même un verre et on lui demandait des nouvelles d'ailleurs. Comme notre roulier, il participait à l'information des populations sur tous les évènements qu'il avait rencontrés.

Dernièrement, Michel et Marie-Aimée Bouvet ont fait la connaissance d'un fils de colporteur savoyard et nous ont proposé de le rencontrer pour parler de la vie de sa famille. Pour illustrer ce sujet, il nous a semblé intéressant de vous faire découvrir ou revoir « La Trace », film emblématique de la Savoie de 1860. Sources : *Quand nos ancêtres partaient pour l'aventure J.L. Beaucarnot*

RICHARD BERRY

### Un film de Bernard Favre de 1983

Résumé :

« en 1859, dans le Royaume de Savoie qui devient un an plus tard la Savoie française, l'histoire de Joseph Extrassiaz dit le « rétréci ». Joseph est un colporteur, qui, durant l'hiver quitte son village de haute montagne pour parcourir le Nord de la péninsule italienne afin d'y vendre coton, fils à broder, dentelle et colifichets. Sa route semée d'embûches et de rencontres, parfois drôles, parfois pathétiques, le mène du Valais jusqu'en Lombardie où le Carnaval l'attend. Cette victoire de la vie sur la mort, du printemps sur l'hiver est le signe pour Joseph de marcher maintenant vers l'Ouest. A Milan, le Rétréci rencontre un de ses compatriotes, exilé...

*Documents transmis par Denis Bepoix*



<sup>4</sup> Cette caisse est entrée dans les collections de l'association, car depuis, Monsieur Laberthe nous en a fait don et nous l'en remercions.